

d'une fille chérie qui touchait au moment de se marier ; plus loin, de jeunes enfants dérobés à leurs familles qui, en versant des larmes entrecoupées par leurs sanglots, s'écrièrent : « Paou, paou, bulla, père, père, la main » ; à côté d'eux une jeune fille consternée qui pleure la tendresse d'une mère ou d'un amant dont elle était sincèrement aimée ; partout, des créatures désolées de n'avoir pas eu la triste consolation de mêler leurs larmes à celles de leur père ou de leurs parens en les quittant pour jamais ; dans tous les cœurs, vous trouverez enfin la honte et l'indignation concentrées, capables de toutes les extrémités où peut porter le désespoir !

La commisération de l'assemblée en faveur des malheureux nègres était portée au plus haut degré. Aussi, après avoir interrompu l'orateur par ses applaudissements, fut-elle quelque temps à se remettre. Celui-ci utilisa cette trêve en s'essuyant le front avec un mouchoir de batiste et en buvant un verre d'eau sucrée.

Pendant tout ce plaidoyer, auquel nous nous sommes attachés à laisser la forme oratoire du temps, Danton examinait Marat, dont la figure prenait peu à peu l'expression d'une puissante ironie.

Malouet reprit :

— « Vous avez frémi, vous avez pleuré. Ecoutez donc ce qui me reste à vous dire, cœurs sensibles, âmes aimantes. Lorsque le capitaine Philips, dont j'ai déjà prononcé le nom, eut terminé son chargement, outre les douze nègres qui s'étaient jetés à la mer, beaucoup refusèrent de manger dans l'espoir de finir leurs tourments par une mort plus prompte. Alors quelques officiers du bâtiment proposèrent de faire couper les bras et les jambes aux plus entêtés, afin d'effrayer les autres, mais le commandant, plus humain qu'on n'eût osé espérer, refusa en disant : « Ils sont déjà bien assez malheureux, sans leur faire encore subir des supplices si cruels. » C'est avec joie, messieurs, que je rends justice à cet homme en publiant sa générosité ; mais, pour un qui agit ainsi, combien procèdent autrement ! combien, sur ce refus de manger, brisent avec des barres de fer, et à plusieurs endroits, les bras et les jambes des malheureux récalcitrants, qui, par les cris horribles qu'ils poussent, répandent l'effroi parmi leurs compagnons, et les obligent à faire, dans la crainte de subir le même traitement, ce qu'ils refusaient de faire avec autant de force que de raison.

» Ce supplice, messieurs, est l'égal de la roue

en Europe, excepté que ceux que l'on roue en Europe sont des criminels, tandis que ceux que l'on roue sur les bâtimens négriers sont des innocens.

» Attendez encore, je n'ai point fini ; j'ai ici une relation écrite, publiée, imprimée par John Atkins, chirurgien à bord du vaisseau-amiral l'*Ogles squadron*, chargé de nègres de Guinée ; écoutez ce qu'il va vous dire. — John Harding, qui commandait ce bâtiment, s'aperçut que plusieurs esclaves se parlaient à l'oreille, que plusieurs femmes avaient l'air de propager un secret ; il s'imagina que quelques noirs conspiraient pour recouvrer leur liberté. Alors, sans s'assurer si ses soupçons étaient fondés, savez-vous ce que fit le capitaine Harding ? Il condamna sur-le-champ deux de ces malheureux à la mort, un homme et une femme. Il prononça l'exécution en étendant la main vers l'homme qui devait mourir le premier. A l'instant même le malheureux fut égorgé devant tous ses frères, puis on lui arracha le cœur, le foie et les entrailles, qui furent répandus à terre, et comme ils étaient trois cents esclaves sur le bâtiment, on coupa le cœur, le foie et les entrailles en trois cents morceaux, qu'on força les compagnons du mort de manger crus et ensanglantés, le capitaine menaçant du même supplice quiconque refuserait cette horrible nourriture. »

Un murmure d'horreur courut dans l'assemblée.

Mais la voix de l'orateur domina ce murmure ; il comprenait que selon les formes de l'art oratoire, il fallait frapper un second coup après le premier.

« Ecoutez, écoutez ! s'écria-t-il. Peu satisfait de cette exécution, le cruel capitaine désigna ensuite la femme à ses bourreaux ; les ordres avaient été donnés d'avance et le supplice était réglé. La pauvre créature fut attachée avec des cordes par les deux pouces et suspendue à un mât jusqu'à ce que ses pieds eussent perdu terre. On lui enleva les quelques haillons qui la couvraient, et on la fouetta d'abord jusqu'à ce que le sang ruisselât par tout son corps. Puis, avec des rasoirs, on lui découpa la peau ; et, pour être mangés aussi par les trois cents esclaves, ou lui enleva du corps trois cents morceaux de chair, si bien que tous ses os furent mis à découvert, et qu'elle expira dans les plus cruelles tortures. »

Les cris d'indignation éclatèrent ; l'orateur

s'essuya de nouveau le front et acheva son verre d'eau sucrée.

— « Voilà ce que souffrent les malheureux nègres pendant la traversée, continua Malouet. Maintenant, disons ce qu'ils ont à souffrir une fois arrivés.

» Un tiers à peu près est mort dans la traversée, nous l'avons dit ; bornons-nous au quart, et vous allez voir où ce calcul mortuaire va nous mener.

» Le scorbut, l'éthisie, les fièvres putrides, une autre fièvre aiguë qui n'a pas de nom scientifique et qu'on appelle la fièvre des nègres, fondent sur eux au moment où leurs pieds touchent la terre, en enlèvent encore le quart : c'est un tribut que le climat impose à ceux qui, d'Afrique, passent aux îles américaines. Or, l'Angleterre seule exporte cent mille noirs et la France moitié, cent cinquante mille à elles deux : c'est donc soixante quinze mille nègres que deux nations, placées à la tête de la civilisation, font périr tous les ans pour en donner soixante quinze mille aux autres colonies. Or, calculez, vous qui m'écoutez ici, calculez quel nombre immense de victimes ont, sans en tirer aucun bénéfice, fait périr ces deux nations depuis deux cents ans que dure ce commerce ; soixante quinze mille nègres par an, pendant deux cents ans, donnent un chiffre de quinze millions d'hommes détruits par nous ; et si vous ajoutez à ce douloureux calcul un chiffre égal pour tous les esclaves dont tous les autres royaumes d'Europe ont causé la mort, vous aurez trente millions de créatures enlevées de la surface du globe par l'insatiable cupidité des blancs. »

Les assistants se regardèrent. Il leur semblait impossible qu'ils eussent pris, ne fût-ce que par insouciance, leur part d'un pareil massacre.

L'orateur fit signe qu'il allait continuer ; le silence se rétablit, et il reprit en ces mots :

— « Si, lorsque la mer a pris sa dîme ; si, lorsque la fièvre a pris son tribut ; si quelque espérance de bonheur restait au moins à ceux qui survivent ; si leur séjour dans l'exil était tolérable ; s'ils trouvaient seulement des maîtres qui les traitassent comme on traite des animaux cela serait supportable encore... Mais, une fois arrivés, une fois vendus, le travail qu'on exige de ces malheureux est au-dessus des forces humaines. Dès la pointe du jour, ils sont appelés aux travaux, et jusqu'à midi il faut les continuer sans interruption. A midi, il leur est en-

fin permis de manger ; mais à deux heures, sous le soleil de l'équateur, il faut reprendre sa tâche et la poursuivre jusqu'à la fin du jour ; et pendant tout ce temps ils sont suivis, surveillés, punis par des conducteurs qui punissent à grands coups de fouet ceux qui travaillent avec quelque nonchalance.

» Enfin, avant de les laisser rentrer dans leurs tristes cabanes, on les oblige encore à faire le travail de l'habitation, c'est-à-dire, à ramasser du foin pour les troupeaux, à charroyer du bois pour les maîtres, du charbon pour les cuisines, du foin pour les chevaux ; de sorte qu'il arrive souvent qu'il est minuit ou une heure avant qu'ils arrivent à leurs cases. Alors il leur reste à peine le temps de piler et de faire bouillir un peu de blé d'Inde pour leur nourriture ; puis, pendant que le blé cuit, ils se couchent sur une natte, où bien souvent, écrasés de fatigue, ils s'endorment, et où le travail du lendemain vient les prendre, avant qu'ils aient eu le temps de satisfaire la faim qui les dévore ou le sommeil qui les poursuit.

» Et cependant un auteur contemporain, connu par un grand nombre d'ouvrages qui attestent la vaste étendue et les connaissances de son esprit, a prétendu prouver que l'esclavage des nègres offrait une existence bien plus heureuse que le sort dont jouissent la plupart de nos paysans et journaliers en Europe.

» En effet, au premier abord, son système paraît séduisant.

» Un ouvrier, gagne en France, dit-il, vingt à vingt-cinq sous par jour.

» Comment peut-il, avec ce modique salaire, se nourrir, nourrir et entretenir sa femme et cinq ou six enfants, payer un loyer, acheter du bois et fournir à tous les frais d'une famille entière ?

» Ils vivent dans l'indigence alors, et presque toujours manquent du nécessaire.

» Un serf, au contraire, un esclave, est comme le cheval de son maître ; ce maître est intéressé à le bien nourrir, à le bien entretenir pour le conserver en santé et en retirer un service permanent. Ayant donc tout ce qui lui est nécessaire, il est plus heureux que les journaliers libres, qui parfois n'ont pas de pain.

» Hélas ! la comparaison n'est pas juste, et j'en apporte la preuve ; il n'y a pas longtemps qu'elle m'a été donnée, et voici comment :

» Il y a huit jours, j'entrai dans un café ; — trois ou quatre Américains étaient assis autour

d'une table ; l'un d'eux lisait les papiers publics, les autres parlaient de la traite des nègres ; la curiosité me fit asseoir près d'eux et j'écoutai :

« Voici, mot à mot, le calcul que j'entendis faire à l'un d'eux :

« Mes nègres, disait-il, me reviennent l'un dans l'autre à quarante guinées ; chacun me rapporte environ, tous frais faits, sept guinées de bénéfice en les nourrissant comme il faut ; mais en retranchant sur leur nourriture seulement la valeur de deux pences par jour, cette économie sur chaque nègre me donne trois livres sterling de profit, c'est-à-dire trois cents livres sterling sur mes trois cent nègres, en sus des sept livres sterling qu'ils me donnaient déjà. Par ce moyen j'arrive à faire par an, sur chacun de mes esclaves, dix guinées de bénéfice, ce qui porte le revenu net de mon habitation à trois mille livres sterling.

« Il est vrai, ajouta-t-il, qu'en suivant le plan de cette administration économique, mes nègres ne durent tout au plus que huit ou neuf ans ; mais qu'importe, puisqu'au bout de quatre ans chaque nègre m'a rendu les quarante guinées qu'il m'a coûtées ? Donc ne vécut-il plus que quatre ou cinq ans, c'est son affaire, puisque le surplus des quatre années est un pur bénéfice. L'esclave meurt, bon voyage ! avec le seul profit que j'ai fait sur sa nourriture pendant sept ou huit ans, j'ai de quoi racheter un autre nègre, jeune, robuste, au lieu d'un être épuisé, qui n'est plus bon à rien ; vous comprenez que sur trois cents esclaves, cette économie est immense ! »

« Voilà ce qu'il disait, cet homme, ou plutôt ce tigre à face humaine ! voilà ce que j'ai entendu, et j'ai eu honte de ce que celui qui disait cela était un blanc comme moi !

« O Européens féroces ! s'écria l'orateur, interrompant avec volonté de l'interrompre, le frémissement que ses dernières paroles avaient soulevé dans l'assemblée, serez-vous toujours des tyrans cruels quand vous pouvez être des protecteurs bienfaisants ? Les êtres que vous persécutez sont cependant conçus et nés, comme vous, dans le corps d'une femme ; elle les a portés neuf mois dans son sein comme vos mères vous ont portés ; elle les a mis au jour avec les mêmes douleurs et les mêmes dangers que vos femmes mettent au jour leurs enfants ! N'ont-ils pas été allaités de lait comme vous ? élevés avec la même tendresse que vous ? n'est-ce pas le même créateur qui nous a tous formés ? n'est-ce

pas la même terre qui nous a portés et qui nous nourrit ? n'est-ce pas le même soleil qui nous éclaire ? n'est-ce pas le même père de l'univers que nous adorons tous ? n'ont-ils pas un cœur, une âme, les mêmes affections de tendresse et d'humanité ? Parce que la couleur de leur peau n'est pas semblable à la nôtre, est-ce un titre légitime pour les massacrer, pour enlever leurs femmes, voler leurs enfants, enchaîner leurs pères, pour leur faire souffrir sur la terre et sur l'Océan les cruautés les plus odieuses ?

« Lisez l'histoire de tous les peuples et de toutes les nations de la terre : dans aucun empire, dans aucun siècle, même les plus barbares, vous ne trouverez l'exemple d'une férocité aussi réfléchie et aussi constante. Dans un temps où la saine philosophie et les connaissances les plus étendues viennent éclairer l'Europe par les découvertes les plus sublimes, pourquoi faut-il que vous soyez encore l'effroi des Africains, l'horreur de vos semblables, les persécuteurs du genre humain ! Faites, il en est temps encore, oublier tant de cruautés en donnant à toute la terre l'exemple de l'humanité et de la bienfaisance ; faites les nègres libres, brisez leurs fers, rendez leur condition supportable, et soyez sûrs que vous serez mieux servis par des affranchis qui vous chériront comme leurs pères, que par des esclaves qui vous détestent comme des bourreaux ! »

Cette dernière péroraison, terminée par une antithèse, enleva l'auditoire ; les bravos, les cris, les applaudissements éclatèrent ; les hommes se précipitèrent vers la tribune, les femmes agitèrent leurs mouchoirs, et l'orateur descendit au milieu des cris enthousiastes de liberté ! liberté !

Danton se retourna vers Marat. Deux ou trois fois il avait été sur le point de se laisser aller à l'entraînement général ; mais il sentait près de lui, dans son compagnon, quelque chose de pareil à une raillerie mal contenue, à un dédain prêt à éclater qui le repoussait.

Mais quand l'orateur eut fini, Danton, comme nous l'avons dit, se retourna vers Marat.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que pensez-vous de cela ?

— Je pense, dit Marat, qu'il faudrait bien des séances comme celle-ci et bien des orateurs comme celui-là pour faire faire un pas à l'humanité.

— La cause qu'il défend est belle cependant, dit Danton, qui, habitué à cette phraséologie

philosophique, voulait au moins lutter avant de se rendre.

— Sans doute, mais il y a une cause plus pressante encore à défendre que celle des esclaves d'Amérique.

— Laquelle ?

— C'est celle des serfs de France.

— Je comprends.

— Vous m'avez promis de me suivre ?

— Oui.

— Venez.

— Où allons-nous ?

— Vous m'avez conduit parmi les aristocrates qui traitent de l'affranchissement des noirs, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, moi, je vais vous conduire parmi les démocrates qui s'occupent de l'affranchissement des blancs.

Et sur ces mots, Marat et Danton sortirent sans que nul les remarquât, si remarquables qu'ils fussent, tant l'attention générale était concentrée sur l'orateur, qui descendait de la tribune au milieu des félicitations de toute l'assemblée.

## VII.

## LE CLUB DES DROITS DE L'HOMME.

Après avoir fait quelques pas, Marat et Danton se retrouvèrent dans le Palais-Royal, déjà un peu moins peuplé à cette heure qu'à celle où ils étaient arrivés, car il commençait de se faire tard, et si l'éloquence de l'orateur avait eu la puissance de faire oublier le temps, elle n'avait pas eu celle de l'arrêter.

D'ailleurs, cette fois, au lieu que ce fût Danton qui servit de guide à Marat, c'était Marat qui guidait Danton, et le sombre conducteur paraissait pressé d'arriver au but du chemin, comme s'il eût marché à un rendez-vous.

Les deux compagnons gagnèrent la galerie qui longe la rue de Valois ; ils firent quelques pas dans cette galerie, puis Marat prit à droite un petit passage ; Danton le suivit, et tous deux se trouvèrent bientôt hors du Palais-Royal.

La rue de Valois était bien autrement déserte à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui ; en effet, les propriétaires des hôtels dont les nouvelles bâtisses de monseigneur le duc d'Orléans venaient de borner la vue n'avaient point encore eu envie de tirer partie de leurs cours et

de leurs jardins, en faisant bâtir eux-mêmes ; d'ailleurs, toute la façade du Palais-Royal donnant sur cette rue n'était pas encore achevée, et, de place en place, le passage interdit aux voitures était, même pour les piétons, encombré de pierres, et, par conséquent, d'un difficile accès.

Marat se retrouva au milieu de tous ces échafaudages, au milieu de toutes ces pierres qui attendaient le plâtre, comme s'il eût tenu dans sa main le fil de cet autre labyrinthe, et, se retournant de temps en temps pour voir s'il était suivi, il conduisit Danton à l'entrée d'une espèce de cave dans laquelle on pénétrait après avoir descendu une douzaine de marches.

Tout dormait ou semblait dormir dans la rue, excepté ce soupirail, par lequel montaient jusqu'à l'atmosphère extérieure une vapeur chaude, et, de temps en temps, des rumeurs qui ressemblaient à celles d'un volcan souterrain.

Si bien préparé qu'il fût à l'intérieur par l'extérieur, Danton s'arrêta à l'orifice de ce gouffre, où venait sans hésitation de plonger Marat ; enfin, il se décida, descendit l'escalier degré à degré, il fit halte sur la dernière marche.

De cette dernière marche, voici ce qu'il aperçut :

Une immense salle voûtée, qui sans doute autrefois, c'est-à-dire avant l'exhaussement du terrain, avait dû servir d'orangerie à un de ces immenses hôtels dont une partie avait déjà disparu à cette époque, et dont le reste disparaît tous les jours ; cette orangerie avait, depuis vingt-cinq ou trente ans, fait place à une taverne, laquelle, à son tour, sans changer de destination, se modifiait néanmoins, et allait devenir ou plutôt était devenue un club.

Ce club, encore inconnu, si ce n'est de ses affiliés, ce club, dans lequel on n'était reçu, comme dans les loges maçonniques, qu'à l'aide de certains signes ou au moyen de certaines paroles, ce club était celui des Droits de l'homme.

Aussi, soit prudence, soit que l'on n'eût point cru qu'il y eût désaccord trop prononcé entre l'ancienne et la nouvelle destination du local, les tables étaient restées à leurs places, et, dans ce moment, chargées de gobelets d'étain retenus par des chaînes, elles étaient entourées de buveurs assis sur des bancs vermoulus et des tabourets boiteux.

Au fond, dans une atmosphère, rendue indécise par la fumée du tabac, par la vapeur des lampes, par les haleines épaisses des consomma-